

À PROPOS D'ÉCRITURE(S)

28/02 - 02/04/10

Marche-en-Famenne

Maison de la Culture Famenne-Ardenne

A PROPOS D'ÉCRITURE(S)

Exposition accessible du 28 février au 2 avril 2010

Du lundi au vendredi de 10h00 à 18h00 | Samedi & dimanche de 14h00 à 17h00 | Accès gratuit

Introduction à l'exposition: environ 15 min | sur rendez-vous | gratuit

EN DEUX MOTS

« A propos d'Écriture(s) » entend relancer et nourrir la réflexion sur la place de l'écriture dans la création artistique actuelle. En proposant un panorama construit à partir de différents points de vues subjectifs – ceux des artistes invités – cette exposition invite le visiteur à un parcours singulier dans les formes traditionnelles et contemporaines de l'écriture dans les arts plastiques.

COMMUNIQUÉ

En 1989, l'exposition « A propos d'écriture », réalisée par le Centre d'Art Contemporain du Luxembourg belge, rassemblait autour de cette thématique ancestrale des œuvres d'une quarantaine d'artistes, et non des moindres – Alechinsky, Ben, Marcel Broodthaers, Christian Dotremont, René Magritte, Henry Michaux, Jacques Charlier, pour ne citer qu'eux. Vingt ans plus tard, « Marche, ville des mots 2010 » est l'occasion pour le CACLB, en association avec la Maison de la Culture, de faire le point sur les pratiques artistiques qui explorent l'écriture, tant dans ses formes traditionnelles que dans ses formes nouvelles. Le début du 21^e siècle a vu se multiplier les nouveaux supports de l'écrit charriés par les avancées technologiques. Leur émergence a donné lieu à de nouvelles formes d'expression chez les artistes qui s'en sont emparés : les modulations contemporaines de l'écrit induisent de nouvelles réflexions sur le fond, dont l'exposition se fera le réceptacle. « A propos d'écriture(s) » devait donc nécessairement se décliner au pluriel, en 2010 : sur un fond inchangé – l'écriture envisagée comme l'expression fondamentale de l'être – il s'agit de faire une place à la grande variété contemporaine de ses formes – ce qu'indique formellement le « (s) ». C'est ainsi que, en bon voisinage avec les œuvres issues des disciplines classiques que sont la peinture, le collage, la photographie ou la sculpture, certains artistes invités par le CACLB présenteront des créations qui se jouent de la mutation de la forme des écrits en exploitant des moyens d'expression modernes – le son, la vidéo, l'image numérique – et quelquefois inattendus – la broderie, le corps humain. Autant de supports créatifs qui permettront au visiteur de se faire une nouvelle cartographie subjective de la création artistique du 21^e siècle sur la thématique de l'écrit dans les arts plastiques. Un catalogue reprenant les œuvres exposées sera édité sous forme de coffret de cartes postales accompagnées d'un livret par les éditions klet & ko.

COMMISSAIRES

François de Coninck, Alain Schmitz et Audrey Vrydags

ARTISTES

Adolpho Avril & Olivier Deprez, Cyril Bihain, Alain Bornain, Leïla Brett, Sophie Calle, Lucille Calmel, André Delalleau, Luc Deleu & Filip Francis, Pascale de Villers, François du Plessis, Laurent d'Ursel, Sandra Foltz, Dominique Goblet & Dominique Théâte, André Goldberg, Rohan Graeffly, Myriam Hornard, Pierre Jeghers, Jack Keguenne, Yvan Le Bozec, Pierre Lecrenier & Jean-Pierre Verheggen, Jacques Lennep, Miller Levy, Ghérasim Luca, Paul Mahoux, Tine Melzer, Annette Messenger, Valérie Mréjen, Pol Pierart, Piet du Congo, Eric Pougeau, Jacques Rajchman, Eugène Savitzkaya, Laurent Sfar, André Stas, Wolfgang Schulte & Liana Zanfrisco, Dorothee Van Biesen, Johan Van Geluwe.



© Adolpho Avril et Olivier Deprez
Match de Catch – Après la Vie, Après la Mort,
2009 - Editions CEC La Hesse & FRMK

Adolpho AVRIL & Olivier DEPRez (B)

CEC La Hesse

<http://www.cec-laheesse.be>

Fruit d'une connivence atypique entre des artistes professionnels et des artistes porteurs d'un handicap mental, Match de Catch à Vielsam explore en noir et blanc le rapport singulier entre le texte et l'image. L'opacité du sens et la noirceur de l'encre sont affrontées à l'aide de la presse, dans ce compagnonnage inédit : la phrase creuse le texte comme la gouge creuse le bois et de ce double geste naît la forme, celle de la gravure – sur la page blanche comme au fond d'un pot, c'est dans la densité d'une encre noire que réside ici la source essentielle de l'inspiration.



© Cyril Bihain, *La lettre K*

Cyril BIHAIN (B)

Dans cet alphabet aux empreintes de pouce, Cyril Bihain nous propose une transcription minimaliste de l'alphabet romain inspirée des idéogrammes japonais et chinois, où chaque lettre occupe un carré : ici, l'empreinte du pouce – la signature de l'analphabète – à l'encre rouge – la couleur du cachet du lettré – signifie le vide dans la lettre ou son incursion à l'extérieur de celle-ci. Par ailleurs, la simplicité du procédé d'identification des lettres mis en oeuvre dans cet alphabet d'une extrême sobriété – la signification du vide par rapport au plein de la lettre, que l'esprit reconnaît sans peine – est un pied de nez aux mécanismes traditionnels de perception et de reconnaissance des signes qui nous piègent dans notre compréhension de la réalité.



© Alain Bornain, *Germinale*, 2004
Impression sur papier listing – 360 x 560 cm

Alain BORNAIN (B)

Alain Bornain s'intéresse à tous les signes constitutifs d'un langage susceptibles d'être retranscrits et, en particulier, à ceux que produisent notre époque vouée au chiffage et à l'encodage des données humaines les plus diversifiées : les signes et les symboles que forment les codes binaires et les codes génétiques, les mots et les caractères numériques, les formules mathématiques et les statistiques, les chiffres du temps. Isolés, copiés de façon obsessionnelle ou associés les uns aux autres sur des supports variés, lisibles ou partiellement déchiffrables, ces signes, symboles et caractères composent des oeuvres qui interrogent nos liens au monde, leur nature et leurs attaches. Germinale est une vaste installation dans l'espace de listings qui, mis bout à bout, nous livrent une étrange échographie surdimensionnée. Le contraste qui en résulte est remarquable : l'image désincarnée, grise et froide que forme cette gigantesque retranscription de données chiffrées nous plonge pourtant au coeur de l'humain, dont elle livre l'empreinte énigmatique dans la pâte chaude du vivant.



© Leïla Brett, *Monocondyles I*,
septembre - octobre 2009
Pastel noir sur papier Vinci – 200 x 100 cm

Leïla BRETT (F)

www.leilabrett.fr

La série des Monocondyles – du grec « d'un seul trait » – est une évocation en creux du geste ancestral de l'écriture. Ils tiennent à la fois du remplissage et du prélèvement, du faire et du défaire caractéristiques du travail de Leïla Brett : le pastel noir qui emplit entièrement la surface du papier est ici retiré à l'aide d'une pointe sèche. Plusieurs gestes, plusieurs traits – un par ligne, au tracé presque constant – s'accumulent comme une sédimentation. Dans ces boucles qui se dévident, c'est le sens qui s'évapore : de l'écriture, il ne reste que la texture graphique, cursive et répétitive.



© Sophie Calle, *The Bronx*, 2002, Livre-installation, Item Edition, Paris - Textes et photos reproduits sur imprimante Iris, ex. 92/250 - 31 x 24 cm - Collection de la Ville de La Louvière, en dépôt au Centre de la Gravure

Sophie CALLE (F)

En 1980, Sophie Calle est invitée par la galerie new-yorkaise Fashion Moda, située dans une zone particulièrement dangereuse du South Bronx, à réaliser un projet en rapport avec le quartier. Elle demande à des passants ou des visiteurs de l'emmener où ils le souhaitent dans le Bronx et, de préférence, dans un lieu que jamais ils n'oublieraient s'ils pouvaient un jour quitter le quartier. La veille du vernissage, elle punaise au mur les photos et les textes issus de ces rencontres. Durant la nuit, un collaborateur inattendu et providentiel, entré par effraction dans la galerie, la recouvre de graffitis, du sol au plafond.



© Lucille Calmel, *Annuler*, 12 avril 2009
Html + capture d'écran

Lucille CALMEL (F/B)

www.myrtilles.org

Performeuse, Lucille Calmel déploie tous azimuts une écriture grouillante et folle comme la vie. Chez elle, l'écrit est magma et fluide, battement et souffle, pulsion et compulsion : bienvenue au 21ème siècle, laissez là vos livres lourds et immobiles, ici la langue est une matière organique à prolifération sauvage et réticulaire. Les mots et les signes se cueillent sur les lèvres des passants, s'arrachent de leurs bouches ; ils envahissent les corps, les scandent et les scandent, claquent sur toutes les langues du monde, défilent sur l'écran où ils se capturent, à la sauvette, emprisonnés dans des filets immatériels. Annuler – et non pas sauver – est l'issue de l'opération ainsi conduite par cette écriture performative, énergivore, instantanée, aléatoire, tactile, implosée, mixée, saturée, hyperliée, htmlisée, qui surfe sur le web, surchauffe les circuits, gicle sur l'écran et se nourrit de ce qu'elle ramasse dans son sillage, au hasard de la vague – Lucille Calmel trace des routes inattendues et vite effacées sur la peau électronique du monde.



© André Delalleau, *Rêve*, 2005
Acrylique sur verre et bois contrecollé - 129 x 74 cm

André DELALLEAU (B)

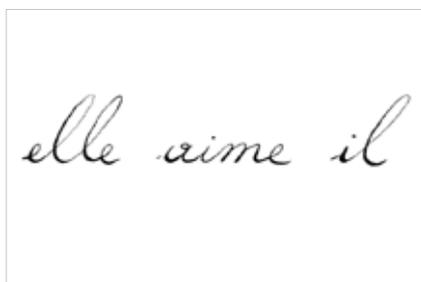
Dans l'oeuvre poétique élaborée par André Delalleau, peu importe le support choisi (peinture, dessin, photographie, vidéo, objet trouvé ou construit), pourvu qu'on ait l'ivresse – en l'occurrence, celle du mot écrit ou peint, matérialisé dans l'espace et traité comme un objet en soi. C'est l'enchantement du regard par la prose du quotidien, auquel on assiste comme à un lever de soleil. Rêve : Quelques lettres isolées, empilées, sédimentées dans la fausse transparence du verre sont emprisonnées dans l'écorce de ce Moi à la langue de bois. Ainsi ce mot qui chante plus qu'il ne parle se fait le témoin d'un songe qu'il nous reste à déchiffrer.



© Filip Francis /Luc Deleu & de Nieuwe Koloristen
Inktpot – Project II (in de duinen van Koksijde)
Août 1972, 8 mm film

Luc DELEU & Filip FRANCIS (B)

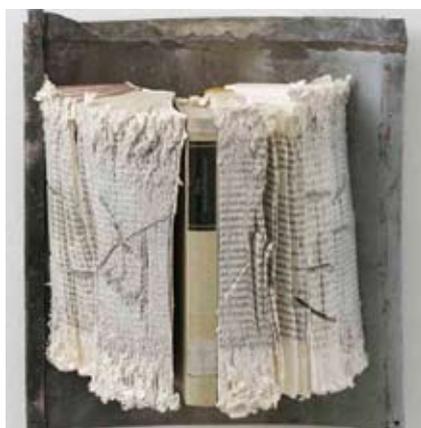
Au début des années septante, l'underground anversoise est en pleine ébullition. En mai, le collectif des « Nieuwe Koloristen » voit le jour en réaction à la marchandisation galopante du monde de l'art et à la folle spéculation qui se joue sur son marché. Il réunit Frans De Jonck, Rik De Vos, Herman Jacobs, André Jespers et Charles Van Gisbergen. Le 13 août 1970, avec l'aide de Filip Francis et Luc Deleu – amis de longue date, puisqu'ils se sont rencontrés à l'école maternelle – le collectif organise un happening joyeux dont la force de frappe – précise : poétique et politique – ne vient démentir ni l'ambition ni la présence d'esprit de ces Nouveaux Coloristes : dans les dunes de Koksijde, un ancien bunker de la seconde guerre mondiale est transformé en un pot d'encre géant, avec sa plume et sa coulée d'encre dans le sable. De ce très court métrage filmé en super 8 et visionné en accéléré, se dégage ce parfum de liberté des années septante, qu'il est bon de humer à nouveau, en cette époque contemporaine où l'hypermarchandisation de l'art a depuis longtemps dispersé dans le vent des chiffres les effluves enivrantes de l'utopie qui a nourri ces années folles.



© Pascale de Villers, *L'aimable Émile*, 1980
Livre d'artiste

Pascale de VILLERS (B)

Si les mots ne cessent de se jouer de nous, Pascale de Villers sait leur rendre la monnaie de leur pièce – leur pièce de théâtre, leur théâtre d'ombres errantes. Il y a mille façons de décliner L'aimable Émile – littéralement et dans tous les sens, pour reprendre le mot de Rimbaud. Le nom est trait jusqu'à la dernière goutte : dans ces jeux subtils entre la forme et le fond, le talent de l'artiste est de ne rien laisser au hasard et de faire en sorte que tout coïncide et se fonde dans le silence de la lettre. Le miracle, c'est que le résultat est graphiquement parlant.



© François du Plessis
Briefe und Dokumente, 2009
Livres découpés, zinc – 27 x 29 x 18 cm

François du PLESSIS (D)

www.duplessis.de

Ce n'est pas le mot, ni le texte, ni l'histoire du livre qui importe pour François du Plessis, mais sa matière tangible de papier, de carton et d'encre mêlée. L'artiste s'attaque ainsi à la matérialité de l'objet : il réagit aux innombrables couches des pages, à la couleur de la reliure, à la taille du livre, aux traces laissées par son usage. Il les palpe et les malmène, les tourne et les retourne, les coupe et les froisse, les agglutine et les colle, les presse et les enserre entre des pièces de bois ou de zinc, les scie et rassemble leurs morceaux. Ne lisez pas ! Ne vous racontez pas d'histoires ! Elles sont destinées à vous endormir. En somme, il faut tourner la page : puissent ces objets réduits à leur seule matérialité nous arracher de la torpeur du sens que nous quêtons dans les lettres qui sont mises bout à bout dans les livres.



© Laurent d'Ursel, *Titrierie 14*, Livres tranchés,
peinture, boulons – 18 x 6,5 cm

Laurent d'URSEL (B)

www.loeuverette.be

Les livres sont comme les hommes : ils ne possèdent jamais qu'un contour. Laurent d'Ursel a tranché définitivement la question de la littérature. C'est en tout cas ce que ses Titrieries – des poèmes nés de l'assemblage de titres de romans découpés, dont il ne garde que la tranche – nous donnent à voir et à palper. Passé maître dans l'art de rendre les livres définitivement illisibles – à commencer par les siens – il les boulonne ensuite solidement les uns aux autres, non sans déboulonner au passage leurs auteurs, dont le nom est emporté d'un trait de gouache. Avec le temps, va, tout s'en va : CQFD, ou ce qu'il fallait destituer. C'est bien une leçon de poésie, sinon d'humilité, que nous donne cette enfilade sauvage de romans déréalisés – on sait d'ailleurs que l'une ne va pas sans l'autre.



© Rohan Graeffly, *Sans titre II*, 2009
Miroir, cadre et panneau Led défilant – 88 cm x 30 cm

Rohan GRAEFFLY (B)

www.rohangraeffly.be

Dans ses installations, Rohan Graeffly travaille non seulement sur l'image fixe ou en mouvement et sur l'objet, mais aussi sur le son et le texte. Quelle que soit la forme qui supporte l'oeuvre, à l'horizon de son travail on retrouve une même ligne : celle qui court entre les notions d'identité et de souvenir, avec lesquelles il aime jouer en estompant la frontière entre la fiction et la réalité des événements mis en scène. « Tu es » : basée sur un texte de sa série photographique intitulée *La fuite*, l'installation *Sans titre* se compose d'un cadre en bois, d'un miroir sans tain noir et d'un panneau LED défilant. L'installation fait donc office de miroir : elle renvoie le spectateur à son image et à la question de sa propre identité visuelle, qu'interroge l'étrange dédoublement ainsi opéré par l'oeuvre.



© Myriam Hornard, *Plaire*, 2004
Papier peint brodé – 25 x 25 cm

Myriam HORNARD (B)

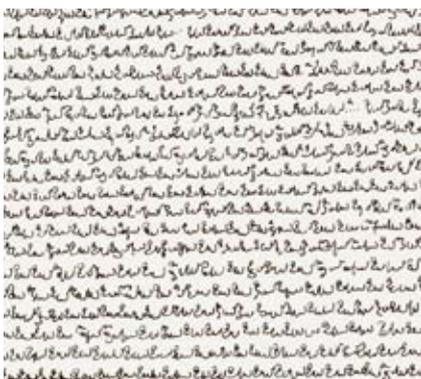
A travers ses réalisations sensuelles et charmeuses, séductrices et mutines, Myriam Hornard opère un juste retour à l'origine étymologique du texte : à détricoter le mot, on apprend qu'il provient du latin *texere*, qui veut dire « tisser ». Par un patient travail de la trame et du tissu, l'artiste confronte ainsi l'écriture à son élaboration sensible : des nappes aux broderies en passant par une multitude d'objets de sa confection, Myriam Hornard développe une pratique artisanale et intimiste, empreinte de féminité, où se tisse et s'entremêle la trame d'une existence décousue dont l'artiste se joue à défaire les noeuds pour mieux la raconter. L'objet fait corps avec l'image et le mot incorpore l'objet. *Plaire* : l'aspiration universelle est passée par le chas de l'aiguille et s'écrit ici en points de croix, à même la peau du papier peint. Le temps file et la vie n'est qu'un songe cousu de fil blanc, où se brodent les mensonges qui font passer le temps.



© Pierre Jeghers, *Terminer l'histoire*, novembre 2009 - Caissons de bois et MDF noir huilés, peinture blanche - Format lettre en bois 42 x 42 x 14 cm prof - MDF noir : 60 x 60 x 20 cm prof. - Photo : Alain Janssens

Pierre JEGHERS (B)

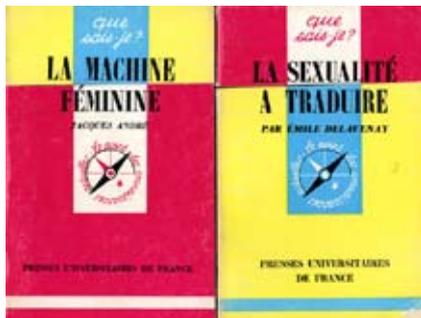
Les boîtes en forme de lettres que fabrique Pierre Jeghers dévoile sous nos yeux l'essence même du langage : in fine, les mots sont des coquilles vides, des caissons de résonance où s'engouffre le vent de notre existence. L'artiste y met cependant toute la rigueur formelle qu'exigent la grammaire et son bon usage : dans cette oeuvre sobre se décline tout un jeu de lignes droites, d'obliques et d'angles, d'aplats et de profondeurs qui conduisent à l'abstraction du volume et à la figuration du sens. Les mots isolés dans leur gangue de bois créent une image dans laquelle chacun peut pénétrer à sa guise, pour terminer l'histoire – ou la commencer.



© Jack Keguenne, *Pâle lumière des paupières...*, 1983 (détail) - Encre de chine noire sur papier – 70 cm x 50 cm - Photo : Daniel Locus
Courtesy Galerie Didier Devillez

Jack KEGUENNE (B)

Les Calligraphismes de Jack Keguenne sont bien plus que les griffonnages de bas de page dont ils sont nés. Ici, comme l'écrit si justement François Liénard, « le temps est suspendu ; Jack Keguenne ratisse ses caractères, ses jardins mentaux. Fruits d'une distraction, d'une étourderie de la main en marge de poèmes, une écriture naît lorsque l'esprit part en villégiature et en rapporte une langue inconnue. Le geste et sa spontanéité font ensuite place à la réflexion : après l'effusion, la main se pose et propose une nouvelle façon de voir l'écriture (...) Dans cette danse minuscule de la main, on retrouve un écho de civilisations anciennes ou lointaines, quelques réminiscences de grands manipulateurs des signes. »



© Miller Levy, *Oulipisme*, 1995
Livres coupés et permutés sous plexiglas – 18 x 23 cm - Courtesy Galerie Lara Vincy, Paris

Miller LEVY (F)

Au chapitre des titres qui font les pitres, les Oulipismes de Miller Levy se réfèrent à l'OULIPO – l'ouvroir de littérature potentielle. Ils se composent de deux ouvrages de la célèbre collection « Que sais-je ? », massicotés et permutés – et hop ! Reposant côte à côte après des débats sulfureux, *La machine féminine* et *La sexualité à traduire* nous apprennent en un coup d'oeil tout ce que nous avons toujours voulu savoir, sans jamais oser le demander, sur la vie textuelle des lettres – ces courtisanes aux jambes élancées qui savent si bien exciter la convoitise de l'esprit. « Un homme instruit est une citerne, mais il n'est pas à la source », dit le proverbe. Qui plus est, la citerne fuit : elle n'est guère étanche, à en croire ces permutations hilares des domaines prétendument ordonnés par l'esprit. Rien n'apaisera donc jamais notre soif de savoir, et surtout pas ces ouvrages qui nous abreuvent de leurs savanteries. Les Oulipismes en sont la preuve par l'objet – l'obscur objet du délire de connaissance qu'ils mettent ainsi finement au jour.



Ghérasim Luca (1913-1994), *Silensophone*
© José Corti, 1996 - Enregistrements : Ghérasim Luca par Ghérasim Luca
Un double CD audio – distribution : LE SEUIL
© José Corti et Héros-limite, 2001

Ghérasim LUCA (RO)

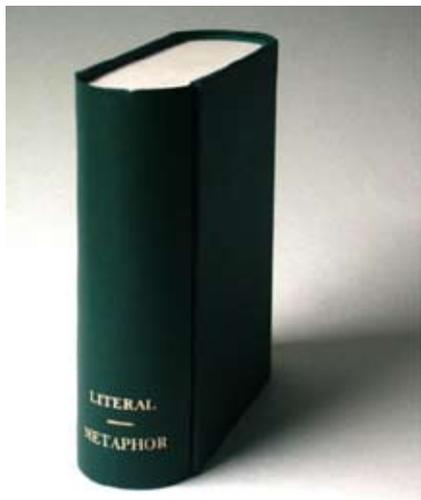
« Lis tes ratures », écrivait André Breton. Les poèmes parlés de Ghérasim Luca réussissent ce coup de force de faire entendre ce qu'est l'écriture au plus profond de son silence monogame. Ghérasim Luca fut un alchimiste du son hanté par la recherche de la transmutation du réel. Préférant le mot « ontophonie » à celui de poésie, il entendait briser la forme où le mot s'était enlégé, exalter sa sonorité, faire surgir des secrets endormis, introduire l'écouteur dans un monde de vibrations qui suppose, ajoutait-il encore, une participation physique simultanée à l'adhésion mentale. « La poésie est un silensophone ; le poème un lieu d'opération : le mot y est soumis à une série de mutations sonores, chacune de ses facettes libère la multiplicité des sens dont elle est chargée ». Dans cette étendue parcourue à voix haute – sonnante et trébuchante – « le vacarme et le silence s'entrechoquent – centre choc. [...] Le poème prend la forme de l'onde qui l'a mis en marche. Mieux : le poème s'éclipse devant ses conséquences. [...] En d'autres termes : je m'oralise », concluait cet ontophoniste de génie qui, dans sa solitude et sa recherche d'une pierre philosophale, troublé par la montée des courants raciste et antisémite, s'est suicidé en janvier 1994.



© Paul Mahoux, *Les Occidentaux tentés par la lâcheté*, 1997 - Alkyde sur journal encollé sur toile sur châssis – 40 x 30 cm

Paul MAHOUX (B)

Paul Mahoux s'empare de la une de *Libération* et du journal *Le Soir* et son intervention picturale donne à ces objets éphémères, tirés à des milliers d'exemplaires, un étrange statut d'oeuvre unique. La transformation est plus profonde qu'il n'y paraît. Titres, images, textes et typographie : les éléments qui concourent à la fabrication quotidienne de l'information dite objective passent ainsi à la moulinette de sa subjectivité. La forme et le fond se diluent dans les couleurs pour se disjoindre à nouveau sous le regard forcément neuf que l'on pose sur l'événement – minorisé, effacé, juxtaposé, remplacé par un autre ou rehaussé : dans un sens ou dans un autre, l'information à la une est sauvée de l'antichambre de papier où se dépose quotidiennement notre actualité fugitive, et ce par les seules vertus de la couleur – celle-là même dont, par contraste, cette actualité manque si souvent.

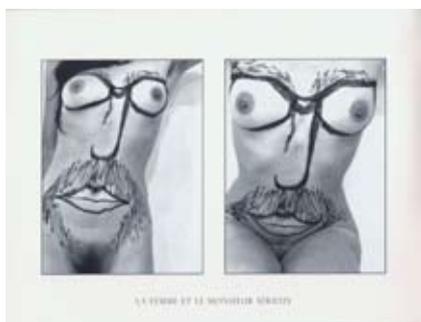


© Tine Melzer, *Literal Metaphor*, One volume of the Impossible Library [LIT-MET], 2004 - Book object - Courtesy Motive Gallery Amsterdam

Tine MELZER (D/NL)

www.tinemelzer.eu

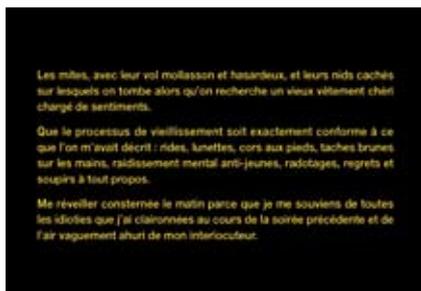
Littéral et Métaphore entretiennent depuis des siècles une relation singulière que l'on pourrait peut-être bien qualifier aujourd'hui de « LAT » : living apart together. Ici, ils jouent visiblement à bureau fermé. Impossible d'entrer : tout au plus cherchera-t-on à imaginer ce qui peut bien courir comme discours sur le fil tendu entre ces deux pôles de la planète Langage. Mais nous ne saurons rien de ce qui les sépare en les réunissant dans ce volume de la Bibliothèque impossible composé par Tine Melzer – on ne peut effeuiller, ni même feuilletter le réel. Le mystère est vert foncé, d'un seul bloc, et il reste entier – inscrit en lettres d'or sur un volume fermé, sans doute tapissé d'encre noire et cousu de fil blanc.



© Annette Messenger, *La Femme et...*, 2007
Éditions Dilecta, Paris - Livre imprimé en offset
– 20 x 15 cm - Collection du Centre de la Gravure et de l'Image imprimée

Annette MESSENGER (F)

En 1975, Annette Messenger aborde le cycle « Annette Messenger truqueuse » : le corps de l'artiste devient le support d'un travail de trucage – entre maquillage et retouche photographique. Mais qui donc est le monsieur sérieux ? Est-ce celui qui ose ainsi se présenter ou qui est avidement recherché dans les petites annonces des journaux – jeune femme désire correspondre avec monsieur sérieux ? De toute évidence, Annette Messenger sait que le monsieur sérieux ne le reste jamais longtemps avec les dames – surtout quand elles sont prises en série. Elle sait aussi qu'ils n'ont d'yeux que pour ça. Ah la barbe ! le monsieur sérieux, et ses appétits gloutons.



© Valérie Mréjen, *Je ne supporte pas*, 2008
Installation

Valérie MRÉJEN (F)

Qu'elle s'embarque en littérature, dans la vidéo ou dans le cinéma, Valérie Mréjen navigue depuis longtemps dans les eaux troubles du langage, dont elle a appris à connaître les ressacs : à vrai dire, seul ceux-ci l'intéressent. Habile à la barre dans les contre-courants, intrépide, sensible et rigoureuse dans son abord de la mécanique grippée des relations humaines, elle explore pour nous les criques de la discorde amoureuse, plonge dans les eaux dormantes du malaise familial, arpente les hauts-fonds de l'ennui sur les rives de la relation homme-femme, cartographie sans complaisance les bancs de sable où l'on s'échoue, à force de fantasmes et de malentendus. Je ne supporte pas est une installation initialement conçue pour son exposition monographique au musée du Jeu de Paume, intitulée « Place de la Concorde » – ce titre faisait référence à la fois à la localisation géographique du musée parisien et à cette ribambelle de discordes que charrie notre existence embarrassée par le langage. Sous forme de listes, l'installation réunit les réponses singulières récoltées par l'artiste à la question « Qu'est-ce que vous ne supportez pas ? », posée à quelques-uns.



© Pol Pierart, *Dire Pire*
Peinture sur toile – 19,5 x 19,5 cm
Artothèque du CA CLB

Pol PIERART (B)

Je suis photorthographe : le titre que Pol Pierart donnait à sa récolte d'images 2006 – vinifiée par les éditions Yellow Now – dit précisément ce dont il retourne pour cet artiste dont les compositions sobres et les mises en scène subtiles de son environnement quotidien traquent le sens caché des choses, enfoui sous les mots. Car les choses de la vie – ce sont les seules qui importent – ne cessent de glisser sous les mots dont on les affuble, comme nous le savon tous bien. Et dans ces voyages incessants qu'il entreprend autour de sa chambre ou de son jardin, Pol Pierart nous emmène loin, très loin au fond des choses. Dire Pire : c'est souvent à une lettre près que ça (se) passe, la question du sens et, dans sa peinture où la même obsession est à l'oeuvre, c'est cette fois le seul mot peint, décharné des images qui le hantent, qui nous livre entre couleur et douleur les germes d'une vérité plutôt bonne à peindre qu'à dire.

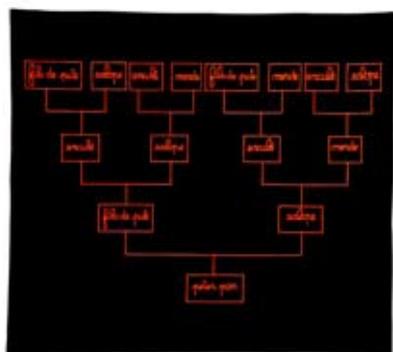


© Piet du Congo, *Je ne le ferai plus*, 2010
Vidéo et tatouage

Piet du CONGO (B)

www.myspace.com/pietducongo

Au sortir d'une exposition de dessins d'enfants, on raconte que Picasso répliqua, à qui lui demandait ses impressions : « A leur âge, je dessinais comme Michel-Ange ; j'ai mis toute ma vie à apprendre à dessiner comme eux ». Cette anecdote introduit assez bien ce qui se joue, ce qui est délibérément mis en tension dans le travail étonnant de Piet du Congo, tatoueur et vidéaste qui cherche, dit-il, à traiter des thèmes d'adulte avec un regard d'enfant. L'artiste s'intéresse en effet beaucoup aux dessins d'enfant dont il aime la violence innocente et la spontanéité des mises en couleurs. La technique du tatouage exige cependant une application particulière et, dans ses projets de dessins, Piet du Congo tâche ainsi de réintroduire cette spontanéité enfantine qui fait fi des barrières entre les genres, où rien jamais ne s'oppose ni ne s'exclue, sur le fond comme dans la forme – ce faisant, l'artiste cherche à retrouver ce don surprenant de l'enfance qui consiste à pouvoir lier sans peine la représentation du monde qui s'y construit. Je ne le ferai plus, répond sincèrement l'enfant que l'on gronde et qui apprend du même coup aux adultes à fermer un oeil à dessein – eux qui savent bien qu'ils n'ont cessé de répéter le fond de leur enfance, et que de telles promesses n'engagent le plus souvent que ceux qui les reçoivent.



© Eric Pougeau, *Arbre généalogique de Peter Pan*, 2006, Broderie – 135 x 155 cm
Courtesy Galerie Olivier Robert, Paris
Photographie : Jean-Baptiste Mariou

Eric POUGEAU (F)

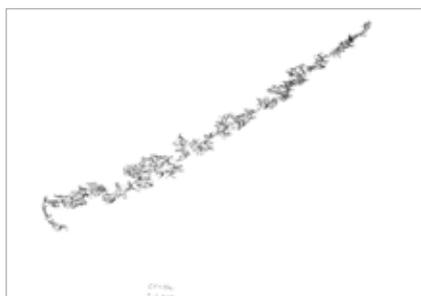
Pour Eric Pougeau, la morale est le début du mal et l'origine de la violence – celle qui, subie par tout un chacun, s'arcboute un jour contre le mur de l'enfance et se trouve soudainement redéployée dans la pure violence des mots. Insolentes et radicales, politiques et amORALES, ses oeuvres concentrent une rage puissante et pourtant contenue dans la forme que leur donne l'artiste : ici, point d'images sanglantes, outrancières, vulgaires ou choquantes ; la pureté de la forme n'a d'égale que le mal où ces oeuvres puisent leur noire énergie. L'enfance, Eric Pougeau la rebrousse pour mieux la trousse. Mais oui : la Généalogie de Peter Pan, c'est l'enfance de l'art, entrevue de l'autre côté du miroir où se réfléchissent nos masques d'adultes grimaçants sous l'angoisse des travaux et des jours.



© Jacob Rajchman
Paroles de murs, 2005

Jacob RAJCHMAN (B)

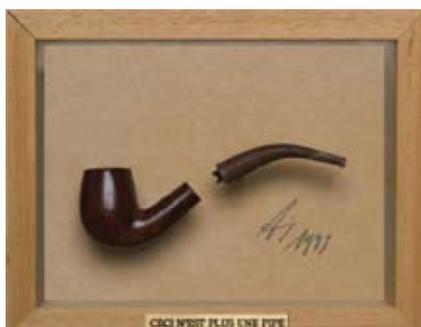
A vélo, à pied, en tram ou en bus, muni de son appareil photo, Jacob Rajchman parcourt Bruxelles en tous sens comme un explorateur et capture, partout où elles fleurissent comme des herbes folles, ces Paroles de murs qui crient leur désarroi, sonnent l'alarme, chantent leur nostalgie, éructent leur rage, prennent congé du monde ou lancent une ultime prière dans l'anonymat bétonné de la ville, à l'adresse de qui les entendra. Ramassées en quelques mots bien aiguisés, ces paroles à couteaux tirés sont des lames affûtées à cette pierre qui fait les coeurs des hommes si durs dans la solitude des grandes villes ; elles signent le retour du refoulé d'une modernité qui s'engouffre comme un train fou dans une mondialisation déshumanisée, où tout le monde crie et plus personne n'écoute.



© Eugène Savitzkaya, Crosse, 2004

Eugène SAVITZKAYA (B)

Eugène Savitzkaya fait du dessin une Ecriture de la joie ; il habite une grande feuille blanche d'un seul trait noir qui serpente, louvoie, se tord, se mélange avec lui-même, s'emmêle, se démêle et puis repart, se relance à la poursuite des chiens de ses pensées – on dirait la vie : c'est écrit, mais dans le fond ça reste illisible. Et basta, la question du sens : on la laissera pour la vie quotidienne. Plus loin, il trace sur de longs rouleaux de feuille destinés aux sismographes, d'étranges lignes du temps qui ne cessent de se briser, de revenir en arrière, de s'emmêler les pinceaux dans leur propre parcours. Ereintant labyrinthe où notre regard est pris au piège du jeu auquel il se prend : le serpent se mord toujours la queue, un jour ou l'autre – l'artiste nous aura prévenus.

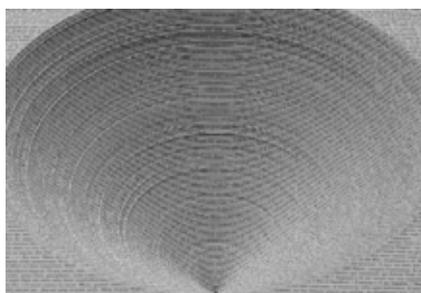


© Wolfgang Schulte & Liana Zanfrisco
Ceci n'est plus une pipe... d'André Blavier (alias Pipasso), 1999
Editions Villa Pelsser / Maison Schulte, 1999
Photo : Luc Schrobiltgen

Wolfgang SCHULTE (D) & Liana ZANFRISCO

www.wolfgangschulte.com

Wolfgang Schulte est membre de l'A.A.A.A.A, à savoir : l'Association des Adversaires Assidus des Abréviations Absurdes et Abusives. C'est dire qu'il sait fort bien ce que Parler veut rire, à l'instar des surréalistes, pataphysiciens, oulipiens et petits malins de tout poil qui font encore souffler le fol esprit des lettres dans ce Pays d'irréguliers qu'est la Belgique. Récupérant les vieilles pipes usées et cassées d'André Blavier alias Pipasso (le célèbre bibliothécaire de Verviers), il les a recyclées, avec l'aide de l'espiègle Liana Zanfrisco, dans un ready-made que n'aurait certainement pas renié Marcel Duchamp. Il n'y a plus de fumée sans pipe et l'affaire, pour le coup, est close : la vieille querelle du rapport entre les mots et les choses, si chère à Magritte et à ses contemporains, est vidée de sa substance hallucinogène. Le mot ne renaîtra plus des cendres de l'objet – les meilleures blagues (à tabac) sont décidément les plus courbes.



© Laurent Sfar, La disparition, 2007
Ex-libris, La disparition de G. Perec
1500 affiches ajourées, impression n/b (65,34 x 100 x 11 cm) - 5 livres modifiés de Georges Perec La disparition, Gallimard, coll. « L'imaginaire »

Laurent SFAR (F)

Ex-libris propose une lecture spatialisée du livre La Disparition de Georges Perec, dans lequel le romancier s'était donné pour règle d'écrire sans utiliser une seule fois la voyelle « e ». Sur les vingt-six chapitres du livre, correspondant aux vingt-six lettres de l'alphabet, quatre décrivent la maladie puis la disparition du personnage principal, au début du livre. Le cinquième chapitre – en écho à la place de la lettre « e » dans l'ordre alphabétique – n'existe pas : il est matérialisé par une page blanche. Laurent Sfar a inscrit le texte intégral des quatre premiers chapitres sur une affiche reproduite à 1500 exemplaires, empilés sur un socle d'exposition. Ces impressions sont ajourées une à une d'un cercle dont le diamètre varie de manière décroissante, faisant apparaître un cône en creux au coeur de ce bloc de papier ; à proximité de la pile, cinq exemplaires de La Disparition sont présentés dans un écrin de plexiglas, dont les quatre premiers chapitres sont remplacés par un cahier blanc. En bon génie facétieux de cette écriture elliptique du maître de la littérature oulipienne, Laurent Sfar fait ainsi glisser le texte du livre à l'objet – et le voici aspiré dans le vortex du papier, dont le cône inscrit dans le réel le trou dans la langue autour duquel gravite le magistral lipogramme de l'écrivain.

